

Lola López

La satisfaction de fin d'analyse : une rencontre particulière avec le réel *

Dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », Lacan convoque la satisfaction comme ce qui « marque » la conclusion de l'analyse, en tant qu'arrêt de recherche de la « preuve de la vérité », qui persiste tout au long du temps de l'analyse.

« Pourquoi dès lors ne pas soumettre cette profession à l'épreuve de cette vérité dont rêve la fonction dite inconscient, avec quoi elle tripote ? Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse ¹. »

Mais ce qui attire mon attention n'est pas seulement la fin de l'analyse dans le sens de ce qui concerne un sujet en particulier, mais également d'en extraire les conséquences dans le dispositif de la passe et surtout pour le cartel de la passe, qui doit cerner ce moment final, pour quelqu'un qui a hystorisé son analyse, qui s'est hystorisé par lui-même.

Jusqu'en 1976, la fin de l'analyse était posée par l'objet *a*, par le franchissement du fantasme et ensuite par l'identification au symptôme. La question qui se pose est : pourquoi Lacan utilise, à ce moment-là, le terme de satisfaction comme ce qui marque la fin de l'analyse, terme qui évoque sa relation à la jouissance ? Cette hypothétique contiguïté avec la jouissance m'a amenée à rechercher les textes où Lacan parle de la satisfaction pour mieux comprendre pourquoi il utilise le même terme pour définir ce moment de finitude.

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 11 mars 2010.

1. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

C'est dans *Encore* qu'il remarque qu'il y a une satisfaction attachée au bavardage, au bla-bla-bla, satisfaction qui vient du sens, de la « vérité menteuse », qui recule indéfiniment le moment de conclure, car on peut toujours dire quelque chose de plus jusqu'à l'infini. C'est une satisfaction ne trouvant pas de limite et qui est toujours prête à combler la poussée au déchiffrement, au sens, pour recommencer de nouveau. Lacan l'appelle « une autre satisfaction », celle répondant du côté sujet à la jouissance du langage, à la jouissance phallique.

À ce moment-là (1972), Lacan reformule les concepts de l'inconscient, du réel, de la jouissance, et en introduit de nouveaux comme *lalangue*, le parlêtre, ce qui implique la mise à jour de la théorie sur la passe et la fin de l'analyse. Ainsi, ce qui concerne la fin, c'est la passe de l'inconscient langage, l'inconscient freudien, qui apparaît dans le transfert, à l'inconscient réel qui implique la chute du sujet supposé savoir, c'est-à-dire l'inconscient hors transfert.

La satisfaction que Lacan mentionne dans la « Préface... » comme celle qui marque la fin, comment la comprendre ? À quoi la rapporter ? La satisfaction qu'il définit dans *Encore* comme « l'autre satisfaction » n'est pas la même que la satisfaction de fin. La satisfaction de fin n'est pas de l'ordre du langage, du registre de l'élaboration. Il s'agit d'un affect imprévisible, particulier à chaque sujet analysant, d'une satisfaction transformée, détachée du signifiant, du savoir, détachée de la vérité. Son précédent était la satisfaction du parcours analytique et c'est un effet de la rencontre avec le réel, avec *lalangue*, avec l'inconscient réel, savoir sans sujet qui implique la chute de l'espoir de saisir la vérité. C'est dire que cette satisfaction de fin est corrélative au fait d'avoir réussi à se débrouiller de la vérité menteuse, car on vérifie, au final du processus, l'impossibilité de rendre toute la vérité au savoir. Elle surprend et questionne le sujet, on ne peut donc la rattacher à aucune signification. Cela veut dire qu'elle échappe à n'importe quelle prédiction, ce qui l'attache au particulier d'un sujet.

Quelles sont les traces par lesquelles l'analysant s'aperçoit qu'il se trouve dans l'inconscient réel ? Lacan le dit clairement : par ses effets de *lalangue* qui « nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets ». Comment saisir ces affects-effets de *lalangue* à la fin de l'analyse ? Il faut le réfléchir par rapport au signe, car, à mon

avis, il a son importance dans la passe. Le signe constitue un indice pour le passant, des moments d'émergence de l'inconscient réel, des moments d'émergence des affects énigmatiques et imprévisibles, comme « preuve d'un savoir insu », et même pour le cartel de la passe, si on peut vérifier l'authenticité de la transmission, par rapport à ces indices.

Lacan élabore sa théorie du signe en même temps que le nouveau concept de l'inconscient. Le signifiant, qui est conçu jusqu'à ce moment comme l'élément indispensable de la chaîne du langage qui représente un sujet, n'est pas suffisant pour rendre compte des signifiants de *lalangue*. Dans le signe, qui auparavant « représentait quelque chose pour quelqu'un », à ce moment ce quelqu'un a son entité, c'est-à-dire qu'il n'est pas n'importe qui, il a à voir avec l'être du sujet, l'être comme substance de jouissance. C'est pour cela que ces signifiants de *lalangue*, qui ne font pas chaîne, deviennent signe, ou lettre de jouissance.

Dans le chapitre XI du séminaire *Encore*, nous lisons : « [...] et parce qu'il y a l'inconscient, à savoir lalangue en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe ² ». À la fin de l'analyse, la jouissance qui existe hors du symbolique, impossible à attraper par la chaîne signifiante, et ce « Un incarné dans lalangue [qui] est quelque chose qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée ³ », ont le statut de signe, font signe au sujet. C'est dans la transmission d'un témoignage que le cartel de la passe doit les capter, dans les dits du passant.

Pendant le temps de l'analyse, les affects surgis des rencontres avec le réel, les émergences des affects, effets de lalangue, peuvent être multiples. On peut trouver l'angoisse, la tristesse, l'espoir, l'enthousiasme et la satisfaction aussi... Mais la satisfaction qui marque la fin met le point final à l'analyse. C'est une réponse du sujet à un certain savoir faire usage, savoir-faire avec la jouissance, avec le symptôme. Il s'agit d'un changement de satisfaction.

Les dernières élaborations de Lacan sur la passe supposent un défi pour tous les participants du dispositif, et notamment pour le

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 130.

3. *Ibid.* p. 131.

cartel de la passe. Ce dernier a la responsabilité de prendre une décision sur la nomination d'un AE, car il a la tâche de reconnaître et d'authentifier dans le témoignage du passant, transmis par les passeurs, s'il y a eu rencontre avec l'inconscient réel, d'en vérifier les effets et d'en déduire le désir de l'analyste. Il s'agit donc de fonder la nomination non pas exclusivement sur ce que le passant dit de son fantasme, de ses signifiants maîtres, de ses deuils, de sa relation à la castration, de ses virages dans le parcours analytique, de la chute du transfert, mais aussi sur cet indicible, ce non-savoir, saisi dans les énoncés du passant.

Dans l'écoute du témoignage, il est très important de pouvoir différencier ce qui peut être une construction des passeurs de celle propre au passant. C'est pour cela que le cartel peut et doit poser des questions, demander leurs opinions aux passeurs, dans une atmosphère de confiance qui doit permettre au passeur la fluidité de la transmission.

Mais il peut arriver parfois que les passeurs transmettent des nuances que le cartel n'a pas écoutées, car l'écoute et le travail du cartel ne sont pas infallibles et la subjectivité de chacun est en jeu.

On attend du passant qu'il témoigne de son expérience de l'inconscient réel ainsi que de son rapport à la vérité et à son mensonge. Les dits du passant, recueillis par les passeurs, doivent se glisser vers une limite de sens, jusqu'à un « pas plus », qui suppose pour l'analysant, et même pour le cartel quand on l'écoute, une trouvaille, une découverte, qui permet de conclure avec un « Voilà, c'est ça », dans le sens : cela a convaincu. Bien que l'on trouve dans le récit du témoignage les événements de l'histoire et du parcours analytique, ce qui s'évalue est un moment précis, à savoir le moment de conclure.

Le savoir sur l'indicible doit ex-ister dans le passant et c'est cela qui doit s'être passé. Le paradoxe est que le passant doit le formuler avec ses énoncés. Alors comment faire ? Il s'agit non pas d'un impossible à dire, mais de dire quelque chose de l'impossible particulier qui limite la jouissance du déchiffrement.

La partie la plus importante du travail du cartel de la passe est l'écoute fine du témoignage. Ensuite viennent la vérification de ce qu'on a trouvé dans l'écoute, puis la formalisation de cette trouvaille pour qu'elle devienne un savoir transmissible.

Les larges débats pour chercher ce qui n'était pas déposé dans les dits des passeurs, la tendance à la construction et au déchiffrement de quelques points cruciaux du témoignage et l'effort pour les attacher à la théorie restent une tentative forcée de faire exister ce qu'on n'a pas pu trouver. Cela ne s'est pas trouvé parce que cela n'existait pas, ou bien parce que la transmission était manquée. Il peut arriver que des passeurs n'aient pas su transmettre. Ce processus dans le cartel de la passe aboutit la plupart du temps à la conclusion d'une non-nomination.

Qu'est-ce qui amène quelqu'un à faire une demande de passe ? Qu'est-ce qui l'a conduit à se sentir concerné par la passe et à s'impliquer dans l'École ? Il me paraît important de pouvoir discerner la position du sujet dont se fait la demande de passe, si cette position répond à une poussée à soutenir la cause analytique dans l'École ou s'il s'agit d'une décision intime que vise le désir de l'analyste comme cause. Cette question amène des conséquences subjectives pour le passant qui sont à prévoir.

Pourquoi quelqu'un voudrait-il se risquer à faire la passe ? Qu'est-ce qu'on attend de la passe ? Il est clair qu'il ne s'agit pas de la reconnaissance au niveau social de la profession, ce que Lacan pointe dans la « Préface... ». Mais l'effet agalmatique de la passe peut l'idéaliser et en conséquence attirer une surévaluation épistémique dans l'imaginaire collectif de l'École, en même temps que s'idéalise ce que devraient être le parcours analytique, voire la traversée du fantasme, la destitution subjective, le désir de l'analyste, etc., enfin tous les concepts qui sont implicites dans la passe. La passe reste quelque chose d'insaisissable et n'est donc jamais au niveau de l'idéal.

Les effets de l'idéalisation de la passe sont évidents dans la transmission de certains témoignages ; on l'a beaucoup vu dans le passé : loin de véhiculer le savoir sur le réel, sur l'incurable à partir du particulier de chaque passant, ils l'enferment dans des conceptions préétablies qui deviennent des standards sur ce qu'est une analyse, sur la fin de l'analyse, sur le désir de l'analyste... et sur tout ce qui est en jeu dans la passe.

La satisfaction de la fin peut opérer comme un élément décisif dans l'acte de faire la passe, mais il ne faut pas la confondre avec la satisfaction de fin d'analyse qui est inhérente au fait d'avoir réussi à

mensuel 54

savoir sur l'inconscient, à l'autocomplaisance avec un bénéfique épistémique, à la fixation au mirage de la vérité ; tout cela est incompatible avec le réel.

Faire la passe est une question de désir et suppose un choix à la dimension de l'acte, choisir de se risquer à montrer sa particularité comme véhicule de ce peu de savoir, de cet indicible sur le trou du réel, duquel a surgi le sujet comme sujet divisé et où il est devenu comme objet cause du désir par un autre. On attend que, si cela arrive, cela puisse être transmis.